

ALAIN

**SENTIMENTS
PASSIONS
ET SIGNES**

nrf

GALLIMARD

**SENTIMENTS,
PASSIONS ET SIGNES**

ŒUVRES D'ALAIN

nrf

RECUEILS DE PROPOS

PROPOS SUR LE BONHEUR.
PROPOS D'ÉCONOMIQUE.
SENTIMENTS, PASSIONS ET SIGNES.
LES SAISONS DE L'ESPRIT.
ESQUISSES DE L'HOMME.
PRÉLIMINAIRES A L'ESTHÉTIQUE.
VIGILES DE L'ESPRIT.
PROPOS D'UN NORMAND (1906-1914) (3 volumes parus).

AUTRES OUVRAGES

MARS OU LA GUERRE JUGÉE.
SYSTÈME DES BEAUX-ARTS.
VINGT LEÇONS SUR LES BEAUX-ARTS.
LES IDÉES ET LES AGES.
ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE.
ENTRETIENS AU BORD DE LA MER. (Recherche de l'entendement.)
LES DIEUX.
SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU.
HISTOIRE DE MES PENSÉES.
LÉTTRES AU DOCTEUR H. MONDOR SUR LE SUJET DU CŒUR ET DE L'ESPRIT. (h. c.).
COMMENTAIRES DE « CHARMES » de Paul Valéry.
COMMENTAIRES DE « LA JEUNE PARQUE » de Paul Valéry.
AVEC BALZAC.
LA VISITE AU MUSICIEN.
EN LISANT DICKENS.
DÉFINITIONS.

*

PROPOS, préface par André Maurois, texte présenté par Maurice Savin, 1416 pages, 1 vol. *Bibliothèque de la Pléiade*.
LES ARTS ET LES DIEUX, 1 vol. *Bibliothèque de la Pléiade*.

ALAIN

**SENTIMENTS
PASSIONS
ET SIGNES**

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Dix-huitième édition

L'Édition originale de cet ouvrage a été tirée à cent vingt-cinq exemplaires et comprend : trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont : vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 à 25 et dix exemplaires hors commerce marqués de a à j ; quatre-vingt-dix exemplaires sur alfa des Papeteries Lafuma Navarre, soit : soixante exemplaires numérotés de 26 à 85 et trente exemplaires hors commerce de 86 à 115.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

© 1935, Librairie Gallimard.

AVANT-PROPOS

Quand on revient de la campagne immobile, où chaque chose semble fermée sur soi et existant pour soi, la tremblante bordure de l'eau marine signifie quelque chose. Car elle ne cesse point d'avancer et de reculer, dessinant des îles et presqu'îles, couvrant et découvrant, selon vent et marée. Toutes les choses sont en une ; toute la mer pousse et retient l'extrême et la plus petite vague, et la lune même qui s'y mire y joue autrement qu'en image, par son poids invisible. Ainsi, contemplant l'océan sans mémoire, nous voulons effacer le temps, penser tout à neuf, et agir à neuf, comme au temps des cavernes. Car le sillage n'écrit rien ; et, après la tempête, la mer est la même, et neuve toujours. Mais, au contraire, comment lire tous ces signes sur la terre, et ces signes encore au-dessous ? Ici mémoire nous tient. Ici le destin est écrit.

L'homme est d'eau et de roc. Par l'eau il rajeunit, par le roc il vieillit. Or il choisit trop de

vieillir. Mais Thalès, fort sagement, disait que toutes choses sont faites d'eau. J'entends que ce géomètre, mieux assuré de l'immobile, voyait couler aussi les montagnes. Ainsi réveillant à elle-même sa nature océanique, l'Ionien se voulait garder fluide et oublieux. Et certes on peut bien dire que le solide a soutenu d'abord la géométrie ; mais c'est le fluide qui l'a confirmée.

Devinant donc autre chose, dans les signes humains, que cette écriture dont l'homme se veut peindre et tatouer à jamais, je voudrais dessiner le visage humain à l'image de cette bordure liquide où s'expriment en raccourci les voyages de la lune, les airs, les vents, et les saisons voyages de la terre. Car la vengeance prétend aller selon ce qui fut écrit une fois. Elle me trompe par le caractère ; et le caractère lui-même me trompe par la crainte. Mais il y a une autre manière de lire. Et je ne veux point tant vénérer ces tombeaux qui parlent, mais plutôt saisir, en ses causes autour, cette vengeance fluide et d'un instant. Comme je sais bien que cet aigre vent de mai ne durera pas toujours, ainsi j'attends ce visage apaisé et cette mer calme, sur laquelle je recommencerai mes pêches et mes voyages, à la manière d'Ulysse revenant. Et lui de même retrouvera sa propre paix et l'équilibre de son corps fluide, et l'oubli courageux. Défaisant donc ses propres plis, comme la mer, il ne jurera point de haïr toujours parce qu'il s'est mis en colère une fois, ni d'être sot toute sa vie parce qu'il a dit une fois un mot pour un autre, ni de craindre toujours

ce qui lui a fait peur une fois. Mémoire nous tient assez par l'âge.

Heureux donc, comme conseille le médecin, qui se lave aux flots océaniques, hors de lui et en lui-même, semblable à un linge dans le sillage, et qui lave aussi son esprit de cette funeste idée que l'on ne peut se laver de rien. C'est savoir dormir, et c'est un grand savoir.

ALAIN.

Le 16 mai 1926.

I

DU SUBLIME

Considérant les hommes, ce qu'ils recherchent, ce qu'ils admirent, ce qu'ils méprisent, et enfin ce qu'ils paient le plus cher, je reconnais en tous le sentiment du sublime. La marque royale c'est l'ennui. Il n'y a pas un homme qui ne s'ennuie de sa vie animale. Tous les spectacles présentent le surhumain, même d'un jongleur ou d'un équilibriste. L'homme ne se plaît qu'à vaincre, et, faute de pouvoir vaincre, il admire. Exigeant là-dessus, mais généreux. L'autre côté, de jalousie, d'envie, de petitesse, je le vois dans les auteurs de second ordre, qui sont des gens fatigués ; mais l'homme vivant n'est point comme ils veulent le peindre ; eux-mêmes ne sont pas ainsi, ils ne cherchent que l'occasion d'admirer ; je les y prends devant un débris d'aqueduc, ou bien à Shakespeare, ou bien s'ils lisent ou récitent quelques beaux vers ; ils sont religieux alors ; ils disent leur prière à l'homme.

Le culte de l'homme est aussi ancien que l'humanité.

Il n'est rien d'envieux, dit-on, comme l'artiste. Je ne sais. L'admiration est un sentiment sublime, et nul ne vit dans le sublime à toutes les heures. Mais il n'est point juste aussi de considérer tout ce que l'homme fait et dit, en ses laborieuses, frivoles et traînantes journées ; il faut voir ce qui lui plaît. Trois cents pianistes ensemble, cela fait un vilain caquetage de perroquets et de perruches ; aigre vanité, et ridicule ; attristante, mais triste aussi. Vient le maître, celui qui a vaincu et surmonté l'instrument mécanique, et les voilà tous en un délire d'admirer et d'acclamer ; ils jettent alors comme des bouquets leurs travaux et leurs ambitions ; comme des choses de peu, en sacrifice ; et ces dons naïfs sont comme écrasés et réduits à néant par les puissantes mains, par le front attentif de l'homme qui méprise et surmonte toutes ces facilités et la sienne propre, soumis lui-même aux dieux véritables.

Je ne dirais même pas que ceux qui acclament un boxeur se trompent sur le sublime ; simplement ils vont droit à la grandeur dont ils peuvent juger. Car il est assez clair que même un combattant médiocre a déjà vaincu la douleur, la crainte, la fatigue, le plaisir de manger, et la colère même, et l'envie même ; ennemis familiers, que chacun connaît assez et trop. Si les merveilles de l'art se montraient, au-dessus des singeries, aussi clairement que ce coup de poing qui jette un homme sur le tapis, la foule irait

au théâtre et à la musique comme elle va aux combats de boxe. Je ne dis même pas qu'elle préférerait le beau théâtre et la belle musique, car un art n'est pas en soi préférable à un autre, et toutes les victoires sont égales ; seulement les unes plus claires que les autres.

La guerre est toute de religion. L'occasion d'admirer jette alors tous les hommes dans un bonheur enivrant, qui les rend comme insensibles. Et le côté odieux, petit et laid de la chose, ils ne veulent point le voir. Ni les moyens d'effacer de notre monde humain ce barbare divertissement ; ils ne veulent point les voir ; ils s'irritent si on les leur montre ; c'est les priver de sublime et les rejeter à l'ennui. Ne nous trompons point ici, l'erreur serait de conséquence. Il est bien vrai que ceux qui aiment la guerre sont souvent petits, envieux, intrigants ; mais je crois qu'ils aiment la guerre justement parce qu'ils sont ennuyés et tristes d'être ce qu'ils sont. Si l'on comprenait mieux que la guerre est un spectacle, l'idée viendrait, qui est la bonne, de supprimer ce genre de plaisir, au nom de l'intérêt public et des bonnes mœurs, comme on a supprimé l'absinthe.

II

LES SURPRISES DES PASSIONS

Les animaux, autant que l'on peut deviner, n'ont point de passions. Un animal mord ou s'enfuit selon l'occasion ; je ne dirai pas qu'il connaît la colère ou la peur, car rien ne laisse soupçonner qu'il veuille résister à l'une ou à l'autre, ni qu'il se sente vaincu par l'une ou par l'autre. Or c'est aussi pour la même raison que je suppose qu'il n'a point conscience. Remarquez que ce qui se fait par l'homme sans hésitation, sans doute de soi, sans blâme de soi, est aussi sans conscience. Conscience suppose arrêt, scrupule, division ou conflit entre soi et soi. Il arrive que, dans les terreurs paniques, l'homme est emporté comme une chose. Sans hésitation, sans délibération, sans égard d'aucune sorte. Il ne sait plus alors ce qu'il fait. Mais observez les actions habituelles tant qu'elles ne rencontrent point d'obstacles, nous ne savons pas non plus ce que nous faisons. Le réveil vient toujours avec le

doute ; il ne s'en sépare point. De même celui qui suit la passion n'a point de passion. La colère, le désir, la peur, ne sont plus alors que des mouvements.

Où est la différence ? En ceci, que, par le conflit intérieur, la colère par exemple est redoublée, ou bien la peur. La peur que j'accepte n'est que fuite ; mais la peur que je n'accepte pas, que je voudrais juger, qui fait scandale à mes yeux, voilà la vraie peur. Presque tout dans la colère est colère d'être en colère. Presque tout dans la peur est peur de la peur, ou bien honte de la peur. Ici commence le drame des passions, qui est fertile en surprises. Le principal de la souffrance, dans la colère, dans la peur, ou dans l'amour, résulte de cette lutte contre soi et d'une sorte d'indignation contre ce que l'on n'a point permis. Ce drame est en quelque sorte tout nu dans la timidité, où tout le mal vient de ce qu'on s'aperçoit qu'on ne peut faire ce qu'on voudrait ni dire ce qu'on voudrait ; d'où vient une humiliation amère, et bientôt une colère, qui font que l'on est enfin encore plus maladroit qu'on ne craignait. Ce tumulte intérieur et cette crainte de soi sont dans toutes les passions.

Par ces remarques, on arrive à comprendre à peu près ceci, qui est d'opinion commune, c'est que les natures les plus généreuses sont aussi celles qui font voir les plus violentes passions. Qui consent aisément à tout n'aimera guère. Au contraire, dans une nature fière et jalouse de sa liberté, la plus légère atteinte de l'amour sera comme une offense. Le vrai amoureux se recon-

naît à ceci qu'il fuit ; mais, comme dit le poète, il emporte avec lui la flèche de Cupidon. C'est un état digne de pitié que celui où l'on s'efforce de ne point penser à quelqu'un ; car c'est y penser encore ; c'est graver en soi-même la pensée que l'on s'interdit d'avoir. Tout homme est donc maladroit à ce jeu, et s'humilie lui-même, et s'irrite lui-même. D'où cette façon d'aimer, bien plaisante, qui se montre par la mauvaise humeur. Cette part de haine, qui est toujours cachée dans l'amour forcé, éclate dans la vengeance ; et sans doute le jaloux se venge-t-il moins d'avoir été trompé que d'avoir été forcé.

Bref, l'homme a la prétention de se conduire ; il veut vouloir. C'est pourquoi il aime toujours au delà du désir. D'où cette idée de promettre, et enfin de se lier par un serment. Et plus ces contraintes, qui sont de sa propre volonté, sont pénibles, moins il sent les autres. C'est de la même manière que l'on se délivre de la peur par le courage. Aussi voit-on que l'amour est toujours romanesque, et fort subtil là-dessus, cherchant à se sauver du pâtir par l'agir. Ce quelque chose de libre, et cette méditation sur l'épreuve choisie et fidèlement subie, est ce qui fait la ferveur de l'amour.

III

L'ÂME LIBRE

On n'obtient ni amour ni amitié ni respect par force. Si j'enferme Agnès, je ne puis sérieusement lui demander promesse de ne point s'enfuir. Car, appliquant la loi que je lui impose, elle se demandera seulement, de concert avec Horace : « Le puis-je ? » Du moment où c'est la contrainte qui marque la limite du défendu et du permis, tout ce que je puis m'est permis. C'est ce que sent très bien la plus ignorante des femmes, dès qu'elle éprouve la pression du lien, si légère que cette pression puisse être. Et c'est par cette raison que la reconnaissance ne fortifie jamais l'amour, ni même l'amitié ; une âme noble le voudrait pourtant, mais elle ne peut ; c'est que le bienfait a force et poids, comme une chose ; on le subit ; on ne peut l'oublier. Ce qui est dû n'est jamais ni amour ni amitié. Même le pur devoir dessèche le cœur. Les vertus, qui font qu'on doit être aimé, font aussi qu'on ne l'est point. J'irais jusqu'à dire qu'un genre de beauté trop parlant, parce qu'il force l'amour,

glace l'amour. Le jaloux plaide, et prouve qu'on doit l'aimer. Mais il ne gagne jamais ; au fond, il sait qu'il ne gagnera jamais ; car que veut-il ?

Il y a une profondeur libre en tout être humain, et une grâce qui seule plaît ; mais il faut l'attendre. Encore ne faut-il point marquer qu'on l'attend ; il y a une sorte de grimace qui est en avance d'une minute sur le vrai sourire. Cette mécanique des affections irrite les deux. D'où quelquefois une indifférence jouée, et même une application à déplaire. Et ces jeux de la coquetterie, par une continuelle contradiction, sont ce qui tire nos mouvements en tous sens, et nous donne le sentiment d'une gaucherie sans remède. La timidité se sait condamnée à faire toujours le contraire de ce qu'elle voudrait. Tel est le malheur des passions. En quoi il y a toujours de la violence ; et les effets dépendent seulement des forces, et de ce hasard éruptif qui fait jaillir une action ou une autre, suivant l'attitude et suivant l'arme. Qu'Othello soit irrité contre lui-même dans le moment qu'il tient le cou fragile entre ses mains, cela ne desserre pas l'étreinte. Il suffit de connaître, même sommairement, la fabrique du corps humain pour comprendre le crime par amour, ce paradoxe. A qui je veux le plus grand bien, je fais le plus grand mal. Laissons même les mains étrangleuses, et le revolver, ce corps emprunté qui obéit si vite et si aisément. C'est la loi de toute querelle que l'on sait qu'on blessera par un mot, et que l'on sait qu'on ne pourra s'empêcher de le dire ; on le regrette par avance, et cette avance de colère



ŒUVRES D'ALAIN

Entretiens au bord de la mer
Souvenirs concernant Jules Lagneau
Propos I et II
Mars ou la Guerre jugée | Convulsions de la Force
Échec de la Force
La Visite au Musicien | Les Idées et les Ages
Propos sur le Bonheur
Les Dieux
Éléments d'une doctrine radicale
Propos d'Économique
Sentiments, Passions et Signes
Histoire de mes Pensées
Avec Balzac
Les Saisons de l'Esprit | Préliminaires à l'Esthétique
Esquisses de l'Homme | Éléments de Philosophie
Vigiles de l'Esprit
Vingt Leçons sur les Beaux-Arts
Système des Beaux-Arts
En lisant Dickens
Propos d'un Normand, 1906-1914
(3 volumes publiés)
Définitions



La Jeune Parque, de *Paul Valéry*, commentée par Alain
Charmes, de *Paul Valéry*, commentés par Alain



Propos
1 volume, Bibliothèque de la Pléiade